

# MA VIE SUR LES MURS

texte de Michel Meyer

## Scène 1

*Claire*

Tu peux me dire où sont les autres ? ( *silence* ) tu peux me dire où vous les avez jetés ?

( *silence* )

Non, bien sûr, tu n'en sais rien. Tu n'as pas besoin de le savoir. Tu dois juste t'occuper de moi... Non, tu n'en as pas entendu parler ? Joëlle... Nathalie... Joëlle, j'ai eu l'impression d'entendre sa voix tout à l'heure, ici tout prêt de moi. A l'instant... j'ai dû m'endormir...

( *silence* ). C'est le tu qui te gêne ? Vous, Vous ( *le personnage insiste sur le vous* ) ne savez pas où se trouvent les autres ? Je peux être polie si vous voulez, ça aussi, je sais le faire. Dites moi juste ça. On était plusieurs, c'est même ça qu'on nous reproche. Tentative d'association de malfaiteurs. Manifestation de soutien à une entreprise de terrorisme. Destruction de biens matériels. Insultes. Crachats. Œil arraché à la petite cuillère.

Non, ça, ça ne figure pas dans le rapport, c'est moi qui l'ajoute pour te faire rire, ça ne prend pas. J'aurais essayé. Tant pis. Tu ne dis rien. Je parlerai pour deux. Je parlais beaucoup pendant les réunions de l'Organisation. Joëlle, elle, elle pensait. Elle pensait pour moi, parfois. Tu ne sais pas où elle est ? Une petite brune. Pas la langue dans son sac. Toujours prête à mordre, à faire saigner. Elle était sincère. Un terroriste est toujours sincère, on nous a dit. Toujours sincère. On a plus le droit de l'être. Il faut mentir. Ne pas dire la vérité. Ne pas manifester. Ne clignez pas des yeux. Ne salivez pas. Ne sourcillez pas. N'aspirez pas. Ne soufflez pas. Ne remuez plus. Ne vous écoutez pas. Ne reniflez pas. N'avalez pas. Retenez votre souffle. Mourez ( *long silence* ).

Vous me regardez. Est – ce que vous avez vu au coin de ma bouche ou à l'angle de mes paupières le signe sacré des monstres ? La faille dans mon visage ou dans mes gestes ? Tu ne veux rien dire ?

Tu ne dis rien ? Je peux lire dans tes pensées. Je m'y repère comme si j'avais la carte. Au Sud, tu me méprises. Au Nord, tu as peur. Au centre, le vide pour l'instant. Parler. Tu as déjà désiré parler ? Une seule fois ?

*La gardienne* ( elle prend un document officiel, qu'elle lit. Tout ce passage peut être dit en voix off ).

Vos initiales sont C. D., vos tracts étaient signés ainsi. Vous avez fait partie du mouvement pour la décroissance mondiale. Vous militez en faveur d'un arrêt complet de la consommation. Votre mouvement s'appelle « Manifeste pour l'an 1 ». Votre première arrestation date de septembre 2009. Vous êtes pris, avec deux autres « militants » ( les guillemets doivent être audibles ) en train de déchirer des affiches publicitaires dans une station de métro. Vous n'aimez pas les chaussures de sport ?

*Claire*

Pardon ?

*La gardienne*

Les chaussures de sport. C'étaient des affiches qui en vantaient les mérites.

*Claire*

J'avais un ami photographe. Il a fait un jour une intervention auprès de ceux qu'on appelle des jeunes de quartier. Il leur a confié un appareil et leur a demandé de prendre en photo la partie d'eux – mêmes qui les représentaient le mieux. Ils ont pris en photo leur portable ou leurs baskets.

*La gardienne*

Et alors ?

*Claire*

Alors rien. Les marques ont gagné. Les objets ont gagné. Nous n'existons plus. Ombres vagues dans une caverne à regarder sur le mur des spots publicitaires.

*La gardienne*

C'était leur choix, non ?

*Claire*

Leur choix ? Vous croyez qu'ils ont choisi. A longueur de murs, quelqu'un leur dit ce qu'ils doivent choisir.

*La gardienne*

Vous connaissez Moussa ?

*Claire*

Non

*La gardienne*

C'est le prénom de celui qui travaille chaque matin dans la station Châtelet à coller les affiches que vous détruisez, vous et vos amis.

## **Scène 2**

*Claire*

Pourquoi êtes – vous ici avec moi ? A me guetter... A épier chacun de mes gestes. En prison, on est seul. C'est ce que je croyais, du moins. Vous espérez que je vais les dénoncer, tous les autres. Joëlle, Nathalie... Est – ce qu'elles aussi, elles ont leur gardienne, chacune dans leur cellule ?

*La gardienne*

Oui, je crois.

*Claire*

Joëlle vous a parlé ?

*La gardienne*

Elle m'a parlé. De vous. De l'organisation. Elle m'a dit qu'être enfermée, ça lui était égal. Que personne n'est libre. Que la liberté est une prison si un seul homme dans le monde est esclave. Que tous les hommes sont devenus des esclaves. Esclaves de l'argent. Esclaves de la télévision. Esclaves de la publicité. Esclave des machines. Que depuis qu'elle est en prison, elle ne se sent plus esclave.

*Claire*

Qu'est – ce qu'elle vous a dit de l'Organisation ?

*La gardienne*

Tout.

*Claire*

Vous mentez.

*La gardienne*

Soit. Je mens. Mais tu as peur. Tu sais qu'elle m'a parlé.

*Claire*

Je ne sais rien... (silence) Comme il fait froid. C'est le printemps pourtant. Je vois un arbre dans la cour de la prison...

*La gardienne*

Elle m'a parlé.

*Claire*

J'ai si froid que j'ai l'impression d'être déjà mort. Comme cet arbre. On croit le voir mais il n'existe peut-être pas. La prison m'a vieilli. Tout d'un coup.

*La gardienne*

Moi aussi, je suis en prison, avec toi.

*Claire*

Mais toi, tu l'as choisi.

*La gardienne*

Qu'en sais-tu ?

*Claire*

C'est ton métier, non ? Tu es gardienne. Gardienne de prison.

*La gardienne*

Gardienne de prison (elle sourit). Si tu veux, on peut dire ça comme ça. Qui garde qui ? Je ne sais pas, en fait. Regarde-moi. Qui est-ce que tu vois ?

*Claire*

Je vois une femme. Plutôt jolie. Jeune encore.

*La gardienne*

Quel âge a ta mère ?

*Claire*

Je ne sais pas. L'âge des mères. Vieilles. Usées par l'ingratitude de leurs enfants. A la première naissance la jeunesse s'enfuit. A jamais. Mon procès aura lieu quand ?

*La gardienne*

Dans quelques jours.

*Claire*

Qui me défendra ?

*La gardienne*

Moi.

*Claire*

Je ne comprends pas. Tu es ma gardienne ou mon avocate.

*La gardienne*

Les deux. Ce sont les nouvelles lois. Ils ont trouvé ce moyen pour faire des économies de personnel. Gardien, bourreau, avocat, juge. C'est la même personne. Comme cela on connaît mieux son client.

*Claire*

Drôle de conception de la justice...

*La gardienne*

La justice. C'est un beau mot.

*Claire*

Tu n'y crois pas ? Tu n'y crois pas et tu défends les gens ?

*La gardienne*

La justice. Tous les hommes prennent le même ton pour en parler. Lorsqu'on t'a arrêté, il paraît que tu faisais de grands discours sur la justice au milieu des policiers. Je comprends. Cela devait t'aider. Joëlle m'a raconté.

*Claire*

Elle ne t'a rien raconté. Tu mens. Ca ne marche pas.

*La gardienne*

Joëlle m'a raconté. Tu ne voulais pas en fait. C'est elle qui t'a obligé.

*Claire*

Elle ne m'a obligé à rien. Les affiches dans le métro, c'est moi qui ai eu l'idée.

*La gardienne*

Et l'attentat contre Paul Andrieux ?

*Claire*

C'est moi qui ai eu l'idée.

*La gardienne*

Paul Andrieux était un ami du père de Joëlle. C'est elle qui a tout organisé.

*Claire*

Paul Andrieux était un des plus grands patrons français. Il a délocalisé son usine à l'autre bout du monde après s'être enrichi. Deux cents personnes au chômage.

*La gardienne*

Il n'avait pas le choix. Ses ouvriers le savaient.

*Claire*

Il y avait déjà eu des suicides dans son entreprise. Il a imposé des cadences infernales. Il les harcelait.

*La gardienne*

Le monde des ouvriers, est – ce que vous les connaissiez ? Non, je ne crois pas. Lui, il le

connaissait. Il avait été l'un d'eux, avant de fonder son entreprise.

*Claire*

Il les a trahis. Il s'est enrichi sur leur dos.

*La gardienne*

Tu ne voulais pas le tuer. Joëlle me l'a dit. Tu voulais juste...

*Claire*

Je voulais tuer Paul Andrieux. Tu me crois lâche. Ma main n'a pas tremblé au moment de tirer. Tu peux faire quelque chose pour moi ? Tu peux juste leur dire une chose....

*La gardienne*

Si tu veux.

*Claire*

Ils ne m'auront pas. Ils pourront faire tout ce qu'ils voudront. Ils ne m'auront pas.

*La gardienne*

Tu ne sais pas de qui tu parles. ( elle sort )

### **Scène 3**

*La gardienne*

J'ai deux ou trois questions à te poser.

*Claire*

Bon, les choses sérieuses vont commencer. Je vois. Vous semblez un peu tendue. Seriez – vous novice dans votre métier de tortionnaire ? Vous verrez, on s'habitue très vite. C'est comme nous, dans notre métier de désobéissants professionnels. Au début, on a un peu le trac. La première fois qu'on s'enchaîne aux grilles d'une centrale nucléaire, ou qu'on se couche sur la route au passage d'une voiture officielle. C'est assez impressionnant. Certains écoutent de la musique très fort dans des oreillettes, pour se donner du courage.

*La gardienne*

Age. Qualité principale. Couleur préférée. Événement historique pour lequel vous avez le plus grand respect. Un rêve d'enfance qui vous a marquée.

*Claire*

Vous dites ? Mon âge. Il me semble que vous devez le connaître. Vous n'avez pas de fiche sur moi. ? Cette police est vraiment mal organisée.

*La gardienne*

Je vous fais grâce de vos commentaires. On m'a donné une fiche à remplir. Age. Qualité principale. Couleur préférée.

*Claire*

Oui, j'ai compris. Dix – neuf ans. L'obstination. Evidemment le rouge, vous le saviez. La Révolution Française.

*La gardienne*

Et un rêve d'enfance qui vous a marquée.

*Claire*

Je ne me souviens d'aucun rêve d'enfance. Je ne me souviens pas de mon enfance. Vos questionnaires sont stupides. On dirait un test psychologique pour magazine féminin.

*La gardienne*

Un rêve.

*Claire*

Je ne me souviens pas d'avoir jamais rêvé.

*La gardienne*

Je ne vous crois pas. Tout le monde a en tête au moins un rêve ( silence ) Sinon, vous ne seriez pas là.

*Claire*

Et vous, vous vous pourriez me raconter un de vos rêves. ( silence de la gardienne ) S'il vous plaît....

*La gardienne*

Ce n'est pas moi que l'on interroge.

*Claire*

Domage. Cela aurait été intéressant. Les rêves d'enfance d'une future gardienne de prison. Toute petite déjà, je rêvais que j'enfermais mes camarades. Je rêvais de portes géantes et de trousseaux de clefs gigantesques. Non ? Je me trompe ? Vous n'aviez pas la vocation.

*La gardienne*

Vous êtes insupportable.

*Claire*

Bon d'accord. Je vais vous raconter quelque chose. Mais, il ne faut plus me regarder ( la gardienne se détourne ). Non, ce n'est pas suffisant. Tournez vraiment la tête. Voilà, comme ça.

*La gardienne*

Je vous écoute.

*Claire*

Je marche sur une route depuis plusieurs heures. Un bâtiment se dresse au bord de la route. Il s'agit d'un musée. J'entre, je donne quelques pièces à la dame de l'accueil. Dans la première salle, je vois des vitrines contenant des objets destinés à un nouveau né. Des tétines. Des pyjamas en éponge. Des bavoirs en plastique. J'ai presque l'impression de les reconnaître. Mais ils doivent tous se ressembler, en fait. Je continue la visite. Des jouets. Et là, je reconnais, sans l'ombre d'une hésitation la voiture rouge à pédales avec laquelle je m'amusais avec les copines du quartier. C'est bien elle. Je me mets à courir, de salle en salle. Mes premiers livres. Et des dizaines et des dizaines de vitrines couvrant tous les murs du musée et contenant tous les objets de ma vie. Toute ma vie sur les murs. En fait, le musée m'est consacré.

*La gardienne*

Un musée, qui vous est consacré. Rien que ça... Est – ce que ce rêve vous rendait heureuse ?

*Claire*

Heureuse ?

*La gardienne*

Ce mot n'a pas de sens pour vous ?

*Claire*

Une vie heureuse ? Je n'ai jamais cherché à mener une vie heureuse. Ni moi, ni les autres, nous ne cherchions pas à être heureux.

*La gardienne*

Que cherchiez – vous alors ?

*Claire*

Une vie dont nous n'aurions pas eu honte. Une vie pour remplir les salles vides d'un musée au bord d'une route. Une vie à mettre sur les murs, dont nous pourrions être fiers.

*La gardienne*

Vous cherchiez à être des héros ?

*Claire*

Il y a un philosophe que j'aime bien qui a affirmé que le temps était circulaire, que tous les événements étaient appelés à revenir pour l'éternité. On a dit que ce philosophe était fou. Je ne crois pas. Je pense que si on se dit que tous les actes de nos vies sont destinés à être répétés pour l'éternité, on peut vivre vraiment. C'est ce que je me suis toujours dit.

*La gardienne*

Notre conversation, alors, elle sera répétée...

*Claire*

Bien sûr.

*La gardienne*

Pour l'éternité

*Claire*

Peut – être.

## **Scène 4**

*La gardienne*

Je dois te dire quelque chose. Joëlle et Nathalie se sont enfuies.

*Claire*

Comment ?

*La gardienne*

Je ne sais pas. Une complicité à l'intérieur, je pense. Cet acte ne restera pas sans punition.

*Claire*

Mais si elles ne sont plus là ?

*La gardienne*

Vous étiez solidaires ?

*Claire*

Pourquoi me demandes – tu cela ?

*La gardienne*

Solidaires en tout ?

*Claire*

Bien sûr. ( elle sourit ) A la vie, à la mort.

*La gardienne*

Et bien justement. C'est de cela qu'il s'agit.

*Claire*

La vie ou la mort ?

*La gardienne*

Ta vie, en l'occurrence, et ( silence ) ta mort. ( Très vite ). Je ne pensais pas qu'ils iraient jusque là. Ton procès va avoir lieu.

*Claire*

Quand ?

*La gardienne*

Aujourd'hui. Maintenant. Très, très bientôt. Ils sont en train de l'organiser.

*Claire*

Décidément. Tout va très vite dans notre pays désormais. Une loi est à peine votée qu'elle est déjà appliquée et on entend déjà le couperet de la guillotine qui tombe...Je suppose que le verdict est déjà connu.

*La gardienne*

Bien sûr. On a beaucoup progressé en matière de justice. Avant on était dans l'à - peu – près. Dans l'incertain. Maintenant, c'est beaucoup plus scientifique. On décide de tout avant.

*Claire*

Qui ? On ?

*La gardienne*

On. Ceux qui détiennent la vérité.

*Claire*

On. Ceux qui. Vous aimez les généralités.

*La gardienne*

Vous aussi, je crois. Vous vous êtes battus au nom de l'humanité, je crois.

*Claire*

Oui, peut – être. Au nom de l'humanité. Celle qui est en vous. Celle qui est dans les juges. Chaque homme porte en lui l'image entière de l'humaine condition.

*La gardienne*

Vous pouvez répéter ça ? ( un peu ironique )

*Claire*

Chaque homme porte en lui l'image entière de l'humaine condition.



*La gardienne*

Elle n'est pas toujours très belle cette image.

*Claire*

Non, elle n'est pas toujours très belle.

*La gardienne*

Tiens, nous sommes d'accord pour une fois. Ce n'est pas forcément bon signe avant un procès.

*Claire*

Pourquoi ?

*La gardienne*

Une dispute serait préférable. Cela vous aiderait à trouver des arguments de défense.

*Claire*

De toute façon, le procès est truqué, non ?

*La gardienne*

Ecoute, je ne veux pas te brusquer mais le temps presse. Tu peux sortir de cette prison, si tu veux.

*Claire*

Quoi ?

*La gardienne*

Sortir d'ici. Revoir le jour. Courir sur les routes. Manifester même si tu le désires. T'enchaîner à la porte des usines. Arracher des plants de maïs. Comme Joëlle et Nathalie.

*Claire*

En échange de quoi ?

*La gardienne*

De rien.

*Claire*

Je ne te crois pas.

*La gardienne*

De presque rien.

*Claire*

C'est une évasion ou une libération.

*La gardienne*

On n'est pas là pour jouer avec les mots. Le temps presse.

*Claire*

Une libération, donc. Je suppose qu'il y a un papier à signer. Sans doute une déclaration disant que tout ce que nous avons fait n'était qu'un jeu stupide qui a tourné mal.

*La gardienne*

J'ai rédigé un texte. Tu n'as qu'à le signer, comme tes deux amies.

*Claire*

Elles l'ont signé ?

*La gardienne*

Bien sur.

*Claire*

Tu mens.

*La gardienne*

Tu peux croire ce que tu veux. Mais signe. Vite.

*Claire*

Tu mens.

*La gardienne*

Tu n'es même pas obligée de le lire. Mais signe sinon je ne pourrai plus rien pour toi.

*Claire*

Je ne signerai pas.

*La gardienne*

Petite idiote. Arrête de faire ton Antigone. Le plus grand courage, c'est de vivre et d'être heureux.

*Claire*

Donne – moi ce papier.

*La gardienne*

Non, je sais ce que tu veux en faire.

*Claire*

Donne le moi. Je ne vais pas le déchirer. Rassure – toi. Je n'ai plus dix ans.

*La gardienne*

Je me demande parfois. Tiens.

*Claire* ( elle lit et prononce à haute voix quelques fragments du texte qu'elle doit signer ). Non intentions étaient pures ( .... ) Nous avons subi des influences néfastes ( .... ) Des livres stupides ( ... ).

C'est bien. J'ai compris. Tu peux faire ce que tu veux. Ne compte pas sur moi pour signer ça.

*La gardienne*

Regarde par cette fenêtre. Tu ne vois rien ? Tu ne vois personne ?

*Claire*

Je vois une cour vide. Un arbre.

*La gardienne*

Moi, c'est toi que je vois dehors. Toi. Ton désir, quand tu es dans une ville, d'aller dans une autre ville, plus grande encore. Le silence dans la rue au milieu des cris. Marcher à plusieurs en scandant des slogans. Je sais que tu aimais cela.

*Claire*

Tout cela n'a plus de sens si je signe ce texte.

*La gardienne*

Ce n'est pas une question de sens. La vie n'a pas de sens. La vie est tout simplement. Avec toi. Que tu le veuilles ou non, tu en fais partie. Accepte – le. Accepte ce qui est. Le plaisir d'être triste. Le moment de l'année où on commence à avoir froid, mais c'est encore l'été. Tu le connais ce plaisir.

*Claire*

Je le connais. ( silence ) Mais je ne signerai pas.

*La gardienne*

Tu veux continuer à vivre ici. Tu veux ton procès, c'est ça. Pour pouvoir clamer à la face du monde que tu es une victime innocente. Le monde irait mieux s'il n'y avait pas tous ces candidats au martyr.

*Claire*

Au nom de tout ce que j'ai vécu. Pour qu'il reste quelque chose de Joëlle et de Nathalie. De moi, aussi. Je ne partirai pas.

*La gardienne*

Comme tu veux. ( elle sort à nouveau )

## **Scène 5**

*La gardienne* parle seule :

Elle a pu avoir des photos de Joëlle, de Nathalie et des autres. Pour leur servir de cortège et de cour, elle a pris ça et là d'autres images. Janis Joplin hurlant « Summertime », le « Che » fumant un cigare. La nuit, elle les aime et son amour les anime. Elle a fabriqué avec des perles de petits cadres en forme d'étoile qu'elle a fixés au mur avec de la mie de pain mâché. Leur visage à tous éclabousse la cellule. Leurs têtes sont belles et leurs yeux vides. Vides comme les fenêtres des immeubles en construction au travers desquelles on voit le ciel. Parfois, elle mange debout devant la glace, pour voir quelqu'un, pour ne pas manger seule. Elle en prendra l'habitude, un jour. Ce jour – là, elle aura peur de sortir et de voir le monde. En prison, on perd le sens de la vue. On s'habitue alors à écouter et à sentir, comme les animaux. La sueur, et ceux qui ne se lavent plus, à moins qu'on ne les force. Et les bruits. Des bruits métalliques, les gamelles contre les barreaux, ceux qui s'interpellent de cellule en cellule. C'est contre cela qu'elle a construit son petit sanctuaire avec ses idoles de papier. Quand elle prie devant elles, le silence se fait. Rien ne ressemble plus à une prison qu'un poing fermé.

## **Scène 6**

*La gardienne*

Ils t'appelaient la petite, dans l'Organisation. Tu étais la plus jeune. Joëlle me disait qu'elle aurait pu être ta mère. Tu vivais dans un squat lorsqu'elle t'a recueillie.

*Claire*

Pas un squat, un atelier.

*La gardienne*

Tu avais quitté ta famille ?

*Claire*

Je n'ai pas envie d'en parler.

*La gardienne*

Joëlle m'en a parlé, avant de s'enfuir.

*A Claire*

Je n'ai rien à dire sur ma famille. Ma famille, c'était eux, l'Organisation. Quand j'ai tiré sur Paul Andrieux, c'était comme si je tirais sur mon père, c'est ça que tu veux me faire dire ?

*La gardienne*

Tu ne l'aimes pas, ton père ?

*Claire*

L'aimer ? Ca veut dire quoi, aimer. Vous êtes tous là à marchander ce que vous faites au nom de l'amour. Moi, je n'aime rien. Je n'aime personne. L'amour de mon père, c'est mon corps qui en porte les marques, et je ne veux plus les voir. Pas même dans un miroir... Tu comprends ce que je veux dire ?

*La gardienne*

Ne pleure pas. Approche – toi ( elle la prend dans ses bras ). On va tout recommencer. Tout reprendre à zéro. Pas à pas. Un nouveau corps. En sortant de prison, ce sera comme si tu sortais du ventre de ta mère.

*Claire*

Mais j'ai tiré sur un homme.

*La gardienne*

Non. Pas un homme. Ton père. Tu as tiré sur un absent. Viens. Regarde. Je te façonne. Tu n'es pas encore née. Tout est à venir. Chaque partie de ton corps, je la mets au monde. Ton nez. Ta bouche. Ton ventre ( elle les touche ). Je les fabrique avec un peu de glaise. Ferme les yeux. J'oublie Paul Andrieux .

*Claire*

J'oublie Paul Andrieux .

*La gardienne*

J'oublie mon père.

*Claire*

J'oublie mon père.

*La gardienne*

J'oublie Joëlle.

*Claire*

Non, pas elle. Tu ne sais pas ce que c'est, une amie. Je ne t'écoute plus. Je sais ce que tu veux. Tu n'es ni mon avocate, ni ma gardienne, ni ma mère. Tu es là pour que je la trahisse. Qu'est – ce que tu vas m'offrir si je la trahis ? Une remise de peine ? Et si je te donne d'autres noms ? Des adresses ? Une libération immédiate ?

*La gardienne*

Tais – toi. Je ne te demande rien. Je ne veux plus que tu parles. Il y a trop de mot dans ta vie. Trop de cris et de larmes dans ton corps. Ne t'enfuis pas. Il faut que je te dise quelque chose.

*Claire*

Je t'écoute. Ca m'est égal. Je n'ai pas le choix.

*La gardienne*

Tu vas m'en vouloir.

*Claire*

Je t'en veux déjà, tu sais.

*La gardienne*

Tu vas me détester.

*Claire*

Je te déteste déjà ( elle sourit ). Un peu plus, un peu moins, quelle importance.

*La gardienne*

J'ai très bien connu Joëlle à ton âge. Une belle fille. Pas du tout révoltée. C'était une bonne élève, appliquée même. A dix – sept ans, elle en paraissait cinq de plus. Elle aimait faire du sport et prenait des cours de piano. Paul Andrieux venait souvent chez son père. Il était sympathique.

*Claire*

Tais – toi. Je sais ce que tu vas me dire.

*La gardienne*

Tout a été très rapide. Il l'a embrassée un soir, après un repas un peu arrosé. Entre deux portes. Il savait s'y prendre. Aucune ne lui résistait. C'était presque trop facile pour lui.

Il aimait les défis plus risqués. Mais Joëlle avait du charme. Il s'en est contentée.

*Claire*

Tu mens. Elle m'a parlé de ses tentatives. Il la dégoûtait. Un vieux beau, avec ses chemises blanches et son air de toujours sortir de la douche.

*La gardienne*

Ses parents n'ont rien vu. Les parents ne voient jamais rien. Même pas au moment de l'avortement. La naïveté des mères. Elle fera toujours le bonheur des Paul Andrieux. Oh, elle était une révoltée sincère, avec ses bonnets péruviens et ses disques de Manu Chao. Au lieu d'aller en fac de droit ou à Sciences po, elle est allée en Afrique. De l'humanitaire. A son retour, elle est entrée en contact avec l'Organisation. Elle t'a rencontrée, plus tard. Et il y avait ce prof de philo, le plus extrême d'entre vous...

*Claire*

Ce n'est pas elle qui a eu l'idée, pour Paul Andrieux.

*La gardienne*

Non, bien sûr. C'était une cible possible. Elle a su vous faire lire des articles au bon moment.

*Claire*

Et alors ? Ce que tu me dis me confirme que c'était un salaud et que nous avons bien fait.

*La gardienne*

Nous ? C'est toi qui as tiré. Tu ne sais plus dire « je » ?

*Claire*

Nous. Je. C'aurait pu être quelqu'un d'autre. Est – ce que Joëlle témoignera au procès ?

*La gardienne*

Oui, bien sûr.

*Claire*

Je n'ai pas vu son nom dans la liste qu'on m'a montrée hier.

*La gardienne*

Elle sera là. Elle n'a pas le choix. La procédure l'exige.

*Claire*

Dis – moi la vérité.

*La gardienne*

( silence )

*Claire*

Je veux la vérité. J'y ai droit.

*La gardienne*

Elle a été relâchée. Elle a signé un texte où elle déclare renoncer à la lutte armée. Elle t'accuse de tout. Tu es seule. ( elle sort )

## **Scène 7**

*Claire*

Seule. Je suis enfin seule. J'espère que le jour de mon procès, on m'accueillera avec des cris de haine. Je suis morte hier au milieu d'une flaque de sang si rouge qu'en expirant j'avais l'impression que ce sang était comme le cœur noir d'un violon éventré, comme l'âme de Janis Joplin ruisselant sur ses lèvres rougies. Mon corps ne m'appartient plus. Je suis hors de lui, hors de moi. Je me souviens des textes que Joëlle m'avait fait découvrir. Je les avais appris par cœur. Il n'y a plus en moi que ces mots vides, creux comme le centre de mon corps.

*Voix off*

*Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la société capitaliste. Cette folie traîne à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis de siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion moribonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces de l'individu et de sa progéniture. Au lieu de réagir contre cette aberration mentale, les prêtres, les économistes, les moralistes ont sanctifié le travail, pourtant source de toute dégénérescence intellectuelle, de toute malformation organique. Après une longue période de sommeil léthargique et de contre – révolution permanente, s'esquisse, depuis quelques années, une nouvelle période de contestation dont la jeunesse semble être la porteuse. Mais la société du spectacle, dans la représentation qu'elle se donne d'elle – même et de ses ennemis, impose ses catégories idéologiques dans la compréhension du monde et de l'histoire.*

Tout cela ne veut plus rien dire. Des mots, des mots, des morts.

## **Scène 8** ( la gardienne va devenir insensiblement Joëlle )

*La gardienne*

Imagine que je suis Joëlle.

*Claire*

Joëlle, c'est vrai que parfois tu lui ressembles un peu...C'est difficile. Il faudrait pouvoir revivre tout ça.

*La gardienne*

On peut essayer. On a tout notre temps après tout.

*Claire*

On essayait de tout prévoir. C'était sérieux.

*La gardienne*

Comment ça se passait ?

*Claire*

Elle venait chez moi, dans la petite chambre que j'avais louée près de la fac. C'était vraiment misérable Quelle importance, maintenant ?

*La gardienne*

Tout est important, c'est peut – être même l'essentiel. Elle était comment, ta chambre ?

*Claire*

Oh, rien de bien original. Un lit où je m'étendais pour écouter de la musique. Ou pour lire.

*La gardienne*

Pour lire quoi ?

*Claire*

De la poésie. J'aimais en lire à haute voix. Pour Joëlle. On écrivait, aussi.

*La gardienne*

Tu as gardé les textes ?

*Claire*

Non, ils étaient improvisés. On ne voulait pas garder de trace. On écrivait très vite, c'était un peu un jeu. Mais rien n'était plus sérieux. Aussi sérieux que les préparatifs. C'était un peu pareil d'ailleurs.

*La gardienne*

Tu étais heureuse, alors ?

*Claire*

Oui.

*La gardienne*

Plus qu'avant ?

*Claire*

Je n'ai jamais eu l'impression d'être particulièrement malheureuse. Vous avez l'air surpris. Non, je vous assure, c'est vrai. Oh bien sûr, j'avais des jours sans, des journées pénibles, mais tout compte fait, c'était exceptionnel. Il y avait juste une chose. Les filles que je croisais, on aurait dit qu'elles avaient toutes le même secret en partage, un secret que je n'avais pas le droit de connaître. C'était leur façon de marcher. Oui, c'est ça, elles étaient bien dans leur corps, elles l'habitaient. Alors que moi, voyez – vous, j'étais un peu comme en dehors. Je n'étais pas à ma taille. Ne vous méprenez pas. Ce n'est pas que j'avais honte de mon corps. Il n'était pas plus mal qu'un autre, mon corps. Non, je n'éprouvais aucune complaisance morbide, ça c'est venu plus tard. J'étais comme étrangère à mon corps. Sans que ce soit désagréable. C'était une sensation étrange. Mais si vous voulez veu que je vous parle de Joëlle, il faudrait me laisser seule un instant.

*La gardienne*

Pourquoi ?

*Claire*

J'aimais l'attendre. Pourriez – vous me laisser seule. *La gardienne sort. Claire se lève, fait quelque pas, va s'asseoir. Quand la gardienne revient elle devrait avoir quelque chose de différent.*

*Claire*

Bonjour Joëlle.

*La gardienne*

Bonjour Claire. Tout est au point ? Tu sais ce que tu dois faire.

*Claire*

Oui, je peux te réciter son emploi du temps, mais je n'ai pas envie.

*La gardienne*

Pas envie de quoi ?

*Claire*

Pas envie d'en parler maintenant. On a du temps, non ? Jouons.

*La gardienne*

A quoi ?

*Claire*

Tu sais bien... Avec les mots....

*La gardienne*

Pas maintenant. Concentre – toi.

*Claire*

Charger l'arme. Viser.

*La gardienne*

Comme ça.

*Claire*

Joëlle ...

*La gardienne*

Oui



*Claire*

Je t'en prie. Essaie d'être sérieuse. Pour une fois. Sinon, ils vont encore dire, que Joëlle et Claire, on ne peut jamais rien leur confier. Je sais ce qu'ils me reprochent.

*La gardienne*

Ils ne te reprochent rien.

*Claire*

Si, je le sais. Ils me reprochent d'être trop jeune, d'être un peu loufoque. Et toi tu ne m'aides pas vraiment.

*La gardienne*

Excuse – moi. On essaye de nouveau. Tu veux bien ? On se remet au travail, on essaye d'être concentrées deux minutes.

*Claire*

( soudain sérieuse )

Je n'y arriverai pas. Dis – moi Joëlle...

*La gardienne*

Oui ?

*Claire*

Pourquoi est –ce qu'on doit faire ça ?

*La gardienne*

On l'avait décidé à la dernière réunion, mais si tu veux, on peut tout arrêter....

*Claire*

Non, mais j'aimerais comprendre. Pourquoi le tuer lui ? Et pas un autre ?

*La gardienne*

Je t'ai déjà expliqué. C'est un symbole. Et puis, il y a autre chose.

*Claire*

Quoi ?

*La gardienne*

C'est tout simple. Andrieux, je connais ses habitudes. Je sais où il passera. Toi aussi, maintenant.

*Claire*

Oui, j'ai tout retenu ( elle prend un ton appliqué ). A 12 heures trente, il sort de son bureau et passe devant un kiosque où il achète la presse. Toujours le même journal. D'ailleurs, ils disent tous la même chose, les journaux, depuis qu'ils appartiennent au même patron. C'est comme les lessives, les marques sont différentes mais elles contiennent toutes la même poudre... Ensuite, à 12 heures quarante, il va déjeuner. Il prend le plat du jour avec un quart de vin. Ensuite...

*La gardienne*

C'est bon.

*Claire*

Je peux te réciter la liste des menus du jour. Le lundi, c'est un steak frites, banal , mais c'est le début de la semaine, il faut retrouver ses habitudes. Le mardi...

*La gardienne* ( souriante et accablée )

Ecoute....

*Claire*

( elle insiste et continue à réciter mécaniquement )

Il prolonge un peu le repas, le temps de terminer la lecture de la presse, en prenant un alcool avec son café. Ensuite, il sort du café vers treize heures, passe par une petite rue, un raccourci pour rentrer plus vite à son bureau et c'est là que j'interviens.

*La gardienne*

Bien.

*Claire*

Ecoute, on ne parle plus que de ça depuis trois semaines. J'en ai marre. Et les poèmes, qu'on écrivait. Ca fait si longtemps qu'on n'a pas joué. S'il te plaît, jouons.

*Claire* ( elle n'écoute pas ).

S'il te plaît. On ne se verra plus peut – être... C'est peut – être la dernière fois qu'on se parle. Je serai en prison, ou morte. Nous serons séparés. S'il te plaît. On joue un peu. Tiens, je te le donne. Allez, on écrit ( elles écrivent ). Très vite. Plus vite. Encore plus vite.

*La gardienne* ( elle lit )

Le premier pas mène à la mer j'y plonge et ramène avec la conscience maudite de ne pas rêver une jolie chevelure blonde ornée de diamants rieurs

*Claire*

C'est le printemps qui tourne légèrement ses ongles roses dans le vent et la pluie aimables

*La gardienne*

On dirait le ciel et le cheval des flammes mange tous les jours quelques cabanes primitives entre les villes de désir et le paysage de sang

*Claire*

On peut rire et aimer dans une seule seconde sans rides ni paroles mais...

*La gardienne* ( elle l'interrompt )

Rire et aimer dans une seule seconde...

*Claire*

Oui, j'en rêvais ? Pourquoi est – ce que ce n'est plus possible ? Rire, aimer...

*La gardienne*

Ce n'est plus possible aujourd'hui. Ils ne nous laissent plus rire, ni aimer.

*Claire*

Qui, ils ?

*La gardienne*

Ceux que nous allons faire mourir. Ceux qui veulent nous empêcher de vivre.

*Claire*

Mais personne ne nous empêche de vivre. Cette guerre, nous l'avons inventée...

*La gardienne*

On s'y remet ?

(Elles se remettent en place comme au début de la scène et Claire fait le geste de tirer )

## **scène 9 :**

*Claire*

Tout s'efface. Je vois ces images, Nathalie, Janis, le Che, autant de portraits de moi – même. J'ai gratté ma peau jusqu'au sang pour me sentir vivre. J'ai un gros problème car j'ai des années de haine sous ma peau et il faudrait qu'elle coule, qu'elle sorte. Je ne peux pas pleurer. Emprisonner quelqu'un, c'est l'empêcher de pleurer. Et donc de changer, de devenir autre. En prison, on est que soi – même à jamais. Avec soi – même. Joëlle m'a trahie. J'atteins mon millième jour de captivité. Mille jours ! Pourtant, ces trois zéros m'impressionnent moins qu'autrefois les deux zéros de mon centième jour. En s'accumulant, les jours se rétrécissent, s'amenuisent, comme une pyramide qui va vers sa pointe. Joëlle a bien fait de me trahir. Elle me laisse seule, comme ça. J'ai beaucoup vécu seule, mais je n'ai jamais été seule. Maintenant je suis seule, il n'y a plus de hasard. Le portrait de Janis. J'en suis enfin digne.

## **scène 10**

*La gardienne*

Il y a aussi autre chose...

*Claire*

Quoi ?

*La gardienne*

Tu n'es pas seulement accusé d'avoir voulu tuer Paul Andrieux...

*Claire*

Voulu tuer ? Il n'est donc pas mort ?

*La gardienne*

Avoir tué... Avoir voulu tuer....Quelle différence... Tu es une meurtrière, de toute façon.

*Claire*

Qu'est – ce que tu veux dire. On est un meurtrier quand on tue, non ?

*La gardienne*

Plus maintenant. On peut identifier les meurtriers dès les premiers mois après leur naissance. Une manière particulière de bouger les mains et de se tenir la tête. Après la naissance... Qu'est – ce que je dis ? Bien avant. C'est inscrit dans les gênes. Il suffit de décoder.

*Claire*

Et qu'est – ce que tu as lu dans mes gênes ?

*La gardienne*

Que tu seras toujours une meurtrière. Joëlle l'avait bien senti.

*Claire*

Ne me parle – plus de Joëlle.

*La gardienne*

Domage. Elle ira loin. Attends. Viens – là. Que je regarde au fond de ton œil. La pupille des meurtriers. J'ai suivi un stage là – dessus. C'était très impressionnant. Je vais voir si tu as l'œil des meurtriers.

*Claire* ( elle s'approche )

Regarde, si tu veux. Tu es contente ?

*La gardienne*

J'ai rarement vu une pupille si criminelle. On y voit le noir de la mort et le sang du carnage. C'est effrayant.

*Claire* ( avec un sourire )

Donc je suis innocente ?

*La gardienne*

Comment ça ?

*Claire*

Si, innocente. Si le meurtre est inscrit dans mon œil, je n'y peux rien. Je ne suis responsable de rien. Même Joëlle est innocente. Je n'ai fait que suivre mon étoile, mon destin tout tracé.

*La gardienne*

Tu te trompes. Tu es encore plus coupable. Car le crime est si profondément ancré en toi que tu n'as même pas besoin de tuer. Tu es tout entière ton crime.

*Claire*

Il n'y a rien à faire alors ?

*La gardienne*

Non. Ou peut – être si. Tu verras ce qu'on te proposera le jour de ton procès.

## **scène 11**

*La gardienne*

Mademoiselle Claire Derval, en vertu des pouvoirs d'avocat, de juge, d'avocat général et de jury populaire qui m'ont été conféré selon la loi d'orientation budgétaire et de gestion économique des frais de justice, autrement dit « lobjef », après avoir délibéré longuement avec moi – même, vous êtes inculpé des faits suivants. D'avoir dégradé volontairement une affiche publicitaire vantant les mérites d'une marque célèbre de chaussures de sport. D'avoir inscrit sur cette affiche « Rien ne sert de courir, la mort est devant vous ». D'avoir créé un site internet consacré à la décroissance, vantant les mérites de la paresse et du refus des profits. D'avoir réussi à convaincre différents jeunes gens de la validité de vos thèses. D'avoir diffusé sur ce site différents textes subversifs faisant notamment l'éloge de la révolution, certains de ces textes datant de plus d'un siècle, ce qui est contraire aux principes de mouvement et de progrès édictés par notre gouvernement. D'avoir refusé de pratiquer le jogging, désormais notre sport national imposé chaque matin dans les écoles de notre République. D'avoir fumé une cigarette. D'en avoir proposé à d'autres personnes. D'avoir vanté le tabac comme lien social favorisant la convivialité. D'avoir bu de l'alcool. D'en avoir proposé à d'autres. D'avoir vanté l'alcool comme lien social favorisant la convivialité. D'avoir ri à

la terrasse d'un café. D'écrire des textes incompréhensibles, ressortissant à une technique dite « écriture automatique », dont la conception remonte à presque un siècle. D'avoir diffusé ces textes et de les avoir fait apprécier. D'avoir fait le geste de tirer sur un industriel connu, Marc Frèche à l'aide d'un pistolet non chargé. D'avoir contraint le tribunal à formuler ces accusations. De vous être associée à d'autres dans vos visées subversives. De les avoir convaincus. D'être née. De vous en souvenir chaque année lors d'une cérémonie que vous nommez anniversaire. De me faire perdre du temps à en parler. Pour toutes ces raisons – là, je vous condamne à prendre ma place. De devenir gardienne – avocate – juge. Vous recevrez bientôt votre nouvelle cliente. Je vous souhaite bonne chance dans votre travail de reconversion, travail difficile mais exaltant, je sais de quoi je parle.

## **scène 12**

*La gardienne*

Pourquoi m'a – t – on arrêté ?

*Claire*

On vous reproche votre indulgence, votre compassion à l'égard de personnes que vous aviez en charge de corriger. Ca ne risque plus d'arriver maintenant.

*La gardienne*

Non, bien sûr. Je sais.

*Claire*

Vous connaissez le programme d'épuration des mémoires?

*La gardienne*

Oui, Je m'en étais moi – même occupé. Avec d'autres. Les consignes étaient claires.

La fin des années soixante a marqué le déclin du monde occidental. Période de nihilisme et de laisser – aller, elle doit être éradiquée des mémoires. Je décide donc que toute allusion à cette sinistre période sera sévèrement sanctionnée. Les objets, les productions soi – disant culturelles datant de cette époque seront détruites. La jeunesse d'aujourd'hui doit partir sur des bases nouvelles. Merci de votre attention.

*Claire*

Un beau discours.

*La gardienne*

Oui, bref et efficace.

*Claire*

Vous n'avez donc aucune excuse. Vous connaissiez les ordres. Vous étiez en charge de les appliquer.

*La gardienne*

Je sais.

*Claire*

Pourquoi avoir révélé la vérité sur les rapports de Paul Andrieux et de Joëlle.

*La gardienne*

Cela faisait partie du programme de démoralisation. Je l'ai appliqué à la lettre. Vous n'allez me le reprocher tout de même. Vous n'allez pas me reprocher d'avoir appliqué les ordres à la lettre.

*Claire*

Personne ne vous reproche rien.

*La gardienne*

Pourquoi suis – je là, dans ce cas ?

*Claire*

Vous le savez. Cela fait partie de mon programme de rééducation.

*La gardienne*

Je te préférerais avant. Têtue. Silencieuse. Solitaire. En tout cas, on n'en sortira pas.

*Claire*

On ne sortira pas de quoi ?

*La gardienne*

De la prison.

*Claire*

Non, personne ne sortira d'ici vivant.

## **scène 13 :**

*La gardienne*

L'odeur de la prison est une odeur d'urine, de formol et de peinture. Une odeur d'hôpital où l'on ne guérit de rien. Où l'on ne soigne personne. Dans toutes les prisons du monde, on peut la reconnaître cette odeur, l'odeur du destin, celle dont on ne se débarrasse pas en sortant. Et il y a ceux qui ont peur de sortir, qui ont peur de ne plus savoir comment s'y prendre dehors, qui savent qu'ils iront rejoindre ceux qui restent assis sur les bancs du métro quand la rame démarrent, et qui se disent parfois que s'ils avaient le courage, s'il n'y avait pas l'alcool qui les aide et qui les attend, ils iraient s'y coucher sous la rame, et ce serait enfin fini. Alors ils préfèrent rester là, on s'occupe d'eux. Ils retombent pour un rien, un petit trafic minable, un casse risible. Mais en fait, ce qu'ils veulent c'est revenir ici, c'est – à – dire revenir dans la mort. Je regarde les murs, souvent. Je cherche dans les recoins la trace de précédentes captivités, des regrets, des espoirs, des désespoirs, qu'un autre détenu aura gravé comme si c'était pour elle. J'explore les murs à la recherche de la trace fraternelle d'un ami. Jour sans parole. Jour sans ce qui le précède, l'accompagne ou lui succède. Jour d'existence improbable sans autre trace que le souvenir de son absence. Absence du jour. Absence au jour. Ce jour sans rien, le corps l'a vécu pourtant. Le cœur a pompé du sang aussi ce jour – là. Des cellules de peau neuve ont chassé des cellules de peau morte. C'est dans l'ordre des choses. En prison, on nourrit en soi une vie organique, qu'on sent parfois s'agiter. On entend des bruits en soi, tout un vacarme, comme le départ d'un train qui part on ne sait où. Je l'entends.

## **scène 14**

*La gardienne*

Il a fallu en venir là.

*Claire*

Où ?

*La gardienne*

A ce point d'être devenues semblables l'une à l'autre. Gardienne, avocate, prisonnière. Tout se confond.

*Claire*

C'est ce qu'ils voulaient. Viens. ( elle tend un cahier à B )

Ecrivons.

*La gardienne*

Ecrire quoi ? Une confession ?

*Claire*

Non, un poème. Je crois qu'il n'y a plus que cela à faire.

*La gardienne*

Je crois que tu as raison. Même s'ils nous écoutent.

*Claire*

Surtout s'ils nous écoutent. ( elles sourient et se mettent à écrire, puis lisent de moins en moins fort. Dans le noir, on n'entend plus que leurs deux voix )

*La gardienne*

Une femme qui se tient debout en équilibre

*Claire*

L'orage dans ses mains le désespoir sur son front

*La gardienne*

Le mouvement de ses phrases dérange l'ordre des planètes

*Claire*

Les étoiles filantes ont peur d'être moins brûlantes et moins désespérantes qu'elle

*La gardienne*

La chevelure effrayante des minutes d'insomnie

*Claire*

Quand il n'y a ni jour ni nuit ni haine ni amour

*La gardienne*

Car au – delà de toi c'est comme le silence après la tempête

*Claire*

Ce carrelage d'hôpital sur lequel je fais les cent pas

*La gardienne*

J'ai abandonné l'espoir sur le sol

*Claire*

Et ma vie sur les murs.

*La gardienne*

Et ma vie sur les murs